

Assia Djebbar et Mohamed Dib : Deux grands auteurs de la littérature algérienne de langue française

Assia Djebbar and Mohamed Dib Two great authors of Algerian literature in French

Dr. Ouardia Aouchiche- Ait yala
Université Dr Moulay Tahar –SAIDA- Algérie
Laboratoire TICELET université Chlef Algérie.
ait_yala@yahoo.fr

Received 25/04/2021

Accepted 03/06/2021

Published 10/07/2021

Résumé

Mohamed Dib et Assia Djebbar sont les deux grands noms de la littérature algérienne écrite en français. Leurs vastes productions couvrent les différentes périodes, thèmes et tendances formelles par lesquelles est passée cette littérature et c'est en ce sens qu'elles peuvent être qualifiées de paradigmatiques. Écrivains d'une énorme qualité littéraire et d'une originalité créative incontestable, on pourrait presque dire qu'il est osé de tenter d'établir une comparaison entre les deux écrivains. Et pourtant, il existe d'innombrables points de contact entre eux et leurs productions, c'est ce que nous allons aborder dans cet article.

Mots clés : littérature algérienne de langue française, identité, thématique.

Abstract

Mohamed Dib and Assia Djebbar are the two great names of Algerian literature written in French. Their vast output covers the different periods, themes and formal trends through which this literature has passed and it is in this sense that they can be described as paradigmatic. Writers of enormous literary quality and undeniable creative originality, one could almost say that it is daring to attempt to draw a comparison between the two writers. And yet, there are countless points of contact between them and their productions, which is what we will discuss in this article.

Keywords: Algerian literature of French language, identity, theme.

« Mon Algérie à moi, c'est donc toute cette histoire et toute cette géographie, certes mouvementées, certes chamboulées mais avec cette permanence fabuleuse, cet ancrage dans le terroir et dans le territoire, toujours ouverts aux autres, aux vents et aux ressacs. A la vie, à la vraie, quoi! »(Boudjedra, 2002, p.10)

1. Introduction

Dès les premières lectures, le lecteur des deux auteurs finit par découvrir des similarités dans les thématiques abordées par les deux écrivains. Une analyse critique plus approfondie des romans des deux auteurs, faite par certain chercheur tel que Jean Déjeux (l'un des plus anciens chercheurs et sans doute le plus connu de la littérature maghrébine de langue française), révèle également une proximité dans les techniques et les images d'écriture, et surtout une même intention profonde.

Nous pensons que cette proximité et ressemblance entre les deux écrivains est en partie due à des expériences de vie similaires, déterminées par l'époque et le lieu où ils sont nés et aux sources culturelles desquelles ils se sont abreuvés dans leurs premières années. Djébar et Dib ont tous deux été en contact très tôt avec l'empreinte spirituelle islamique du soufisme et avec la mémoire de la lutte contre l'envahisseur français, incarnée par la figure de l'Emir Abdelkader.

En parallèle les deux écrivains partagent tous deux pleins d'autres éléments biographiques : leur relation avec la figure paternelle, leurs expériences professionnelles en même temps que leur écriture, leurs voyages, et surtout la signification et l'orientation que l'exil donnera à leurs écrits et créations. Car l'exil, désiré ou non, a été l'inspiration des deux écrivains et le gardien protecteur des signes identitaires de ses derniers. Car, même s'ils étaient loin de leur pays, ils y étaient proche culturellement.

Cet article traite de la proximité des thèmes entre plusieurs œuvres des deux écrivains.

2. Données biographiques

2.1 Assia Djébar

Fatima Zohra Imalayène est née le 4 août 1936 à Cherchell, dans l'ouest de l'Algérie. Comme pour Dib, la figure du grand ancêtre Emir Abdelkader fait partie de l'histoire de la région, car du côté maternel on trouve deux fortes personnalités les Beni Menacer.

Contrairement à Mohamed Dib, Fatima a fréquenté l'école coranique et, dans de nombreuses interviews, elle confesse avoir eu une adolescence imprégnée d'une religiosité et d'un mysticisme diffus, ce qui a, sans doute,

contribué à son intérêt pour les études philosophiques.

L'importance de la figure paternelle dans sa vie de femme indépendante dans l'Algérie coloniale traditionnelle est évidente dans plusieurs de ses œuvres. La conséquence logique de ce processus d'émancipation a été ses études universitaires à Paris. En 1955, alors que la guerre fait rage en Algérie, Fatima-Zohra passe les examens d'entrée à l'École Normale Supérieure de Sèvres, essentiellement destinée à former de futurs enseignants. Elle est la première femme algérienne à le faire. Elle aurait aimé étudier l'arabe classique, mais ce cours n'était pas proposé, elle a donc opté pour l'histoire. En 1956, elle exprime sa solidarité avec la grève des étudiants algériens en France et ne passe pas ses examens. Elle consacre cette période à l'écriture de son premier roman, *La Soif*, publié chez Julliard en 1957 sous le pseudonyme d'Assia Djebar, et auquel beaucoup lui reprochent de décrire un monde et des préoccupations étrangers à la réalité de la guerre algérienne. Dans un article publié dans 'Jeune Afrique' (2008) après la parution de son dernier roman en 2007 (*Nulle part dans la maison de mon père*), l'écrivaine avoue que son écriture est due à un pari avec son fiancé : elle a parié qu'elle était capable d'écrire un livre en 30 jours, et elle l'a fait. Dans le même article, Djebar révèle que *La Soif* n'était pas son premier roman, mais un texte écrit quelques années plus tôt dans lequel elle imaginait la vie et les expériences des maquisards à la guerre et qu'elle a envoyé au Seuil, mais le manuscrit a été retourné comme "peu convaincant". Julliard a publié son deuxième roman, 'Les Impatients', l'année suivante 1958. Assia a été exclue de l'École Normale pour avoir écrit ces ouvrages, et De Gaulle en personne (sur l'insistance de Maurice Clavel) a intercédé pour sa réadmission.

Elle s'est mariée en 1958 et continue de préparer un doctorat dirigé par Louis Massignon sur Aïcha al Manoubia, patronne de la Tunisie à la fin du XIIe siècle, elle travaille comme journaliste dans les camps de réfugiés de la frontière algéro-tunisienne pour le Moudjahid, organe du FLN.

En 1959, elle a travaillé comme professeur assistant d'histoire de l'Afrique du Nord à l'université de Rabat. Françoise Giroud, directrice de L'Express à l'époque, l'envoie à Alger pour faire un reportage sur les débuts de l'Indépendance en Algérie. En septembre, elle est nommée professeur d'histoire moderne et contemporaine de l'Afrique du Nord à la Faculté de

Lettres d'Alger : elle consacre son enseignement principalement à l'état d'Emir Abdelkader. C'est encore Julliard qui publie son troisième roman : 'Les Enfants du Nouveau Monde' 1962.

En 1965, le gouvernement algérien impose l'arabisation de l'administration et de l'enseignant, étant incapable d'enseigner en arabe elle quitte son poste et entame un séjour à Paris qui durera jusqu'en 1974. Elle a écrit 'Les Alouettes naïves', qui a été publié en 1967. Cette œuvre contient des éléments autobiographiques, ce qui l'a perturbée et l'a amenée à arrêter d'écrire pendant plus de dix ans, et lorsqu'elle revient à la création, c'est à travers une œuvre appartenant à un genre différent, un film, Jeanne-Marie Clerc dit : « le film, déclarait-elle, m'a fait accepter mon bilinguisme culturel avec sérénité ». (Clerc, 1997, P. 12).

« [...] dans quarante pages des Alouettes naïves, je n'ai pas pu m'empêcher de parler de moi, de mon bonheur personnel [...] quand j'ai senti que le cœur de ce livre commençait à frôler ma propre vie, j'ai arrêté de publier volontairement ». Cette interruption durera dix années et c'est l'expérience cinématographique imposée par une commande de la télévision algérienne en 1977 qui incitera Assia Djebar à renouer avec le processus créateur cassé par l'irruption involontaire du sujet parlant et qui, cette fois, s'affirmera comme une quête identitaire ». (Clerc, 1997, p. 56).

Entre 1969 et 1974, elle travaille comme critique littéraire et cinématographique pour la presse algérienne, tout en étant assistante de théâtre et adaptatrice sur la scène parisienne.

En 1974, elle retourne à Alger et travaille comme maître de conférences à l'université, où elle enseigne des matières liées à la scénographie théâtrale, aux relations entre le théâtre et le cinéma, etc.

Elle divorce en 1975, continue à enseigner à l'université et travaille pour la télévision. En 1980, elle se marie à nouveau, cette fois avec l'écrivain algérien Malek Alloula. Après plusieurs années de silence littéraire, elle publie à nouveau : 'Femmes d'Alger dans leur appartement'.

En 1984, elle est de retour à Paris, à l'Hay-les Roses, où elle se consacre pleinement à l'écriture, refusant même un poste à l'UNESCO pour pouvoir le faire.

En 1985, elle est nommée par Bérégovoy membre du Conseil d'administration du Fond d'Action Sociale (lié à l'émigration), dont elle sera membre jusqu'en 1991. Entre 1985 et 1994, elle a travaillé comme attachée au Centre Culturel Algérien à Paris. Parmi les nombreuses activités culturelles dans lesquelles elle est impliquée, on peut souligner l'organisation d'un colloque sur Mohamed Dib. Cet intérêt particulier pour l'autre grande figure de la littérature algérienne est également constaté lorsqu'en 1991, en tant que membre du jury du prix littéraire international américain Neustadt, elle défend la candidature de Mohamed Dib.

Forte de cette expérience en tant que membre d'un jury littéraire, elle commence sa carrière aux États-Unis, où elle donne plusieurs conférences dans des universités américaines, même si, en fait, Assia Djébar elle-même date son premier voyage aux États-Unis à 1980, peu après que Dib ait vécu la même expérience. Elle a été nommée professeur et directrice du Centre d'études francophones de l'Université de Louisiane en 1997, et professeur émérite de l'Université de New York en 2001.

En outre, Djébar combine son travail avec de nombreux voyages à travers l'Europe. En 1993, elle fréquente le Carrefour des Littératures de Strasbourg. L'année suivante, elle passe trois mois à Strasbourg grâce à une bourse d'écriture et commence son roman 'Les Nuits de Strasbourg', qui est interrompu par la guerre civile en Algérie et n'est pas publié avant 1997. Pendant un temps, l'écrivaine cherche dans ses voyages un refuge et un oubli de l'horreur de son pays.

Son père est décédé en 1995, dix ans après, Assia Djébar a été élue membre de l'Académie française en juin 2005 et a été admise à l'Académie un an plus tard. Elle est la quatrième femme à le faire, la deuxième africaine après L.-S. Senghor et la première maghrébine à être élue membre de l'Académie française.

2.2 Mohamed Dib

Mohamed Dib est né à Tlemcen, dans l'ouest de l'Algérie, le 21 juillet 1920, dans une famille de la bourgeoisie ruinée. Tout comme Assia Djébar la figure d'Emir Abdelkader (installés dans la ville en 1842 jusqu'à sa défaite en 1847 contre les français) est encore vivante dans l'imaginaire des habitants de la région.

Il ne fréquente pas l'école coranique, mais il est imprégné de la religiosité et de la spiritualité de sa ville natale, qui abrite le mausolée de Sidi Abou Madian, l'un des plus importants maîtres soufis du Maghreb.

Son père est décédé lorsqu'il avait onze ans, marquant fortement son destin à partir de ce moment-là.

À l'âge de quatorze ans, il commence à écrire des poèmes. Pendant ces années, il se consacre également à la peinture.

Entre 1939-1940, il a travaillé comme enseignant à Zoudj Beghal, près de la frontière avec le Maroc. Au cours des années suivantes, il a exercé toutes sortes de métiers :

- Comptable au Service des subsistances de l'armée (Oujda, 1940-1941).
- Employé aux chemins de fer algériens (1941-1942).
- Interprète anglais-français pour l'armée alliée à Alger (1943-1944).
- Designer de tapis à Tlemcen, tout en poursuivant son incursion dans la peinture (1945-1947).

Jean Déjeux situe la vocation de romancier de Mohamed Dib dans son expérience lors d'une rencontre d'écrivains tenue à Sidi Madani (Blida) du 23 février au 13 mars 1948, au cours de laquelle il a eu l'occasion de rencontrer de nombreux auteurs. Parallèlement, il travaille comme syndicaliste agricole et effectue son premier voyage en France.

Entre 1950 et 1951, il travaille comme journaliste pour Alger Républicain. Il a également travaillé pour Liberté.

En 1951, Dib écrit à Jean Sénac pour lui dire qu'il avait terminé un roman. Il a abandonné son travail de journaliste pour se consacrer à l'écriture. Parmi ses influences durant cette période, de nombreux auteurs anglo-saxons ressortent : Virginia Wolf, Faulkner. Mais aussi les classiques russes, et les auteurs français de l'époque.

Lors de son séjour en France, il envoie son roman 'La Grande maison' aux éditions du Seuil, qui la publieront en 1952. C'est également le Seuil qui publie 'L'incendie' en 1954 et 'Métier à tisser' en 1957. Gallimard, pour sa part, publie le recueil de nouvelles 'Au café' en 1955.

En 1954, la guerre éclate en Algérie. Dib est l'un des signataires du manifeste

"Fraternité algérienne" (1955). La même année, il épouse la Française Colette Bellissant, avec qui il a quatre enfants. Pendant cette période, il reprend son travail de comptable.

En 1959, 'Un été africain' est publié. Dib et sa famille sont expulsés d'Algérie et s'installent en France chez ses beaux- parents. L'exil oblige Dib à tout repenser, y compris l'écriture. Trois ans plus tard c'est-à-dire en 1962, il publie 'Qui se souvient de la mer', qui marque le début d'une nouvelle période littéraire dans l'œuvre de Dib.

En 1964, Dib et sa famille s'installent en région parisienne, d'abord à Meudon-la-Forêt, puis à La Celle Saint-Cloud, où il vivra jusqu'à la fin de sa vie.

Il a fait de nombreux voyages. D'abord au Maroc et dans les pays d'Europe de l'Est. En 1974 et 1976, il se rend aux États-Unis (respectivement à Los Angeles et à Oklahoma). En 1975, il se rend en Finlande pour participer à un congrès d'écrivains.

Entre 1982 et 1984, il a travaillé comme "Professeur associé" au Centre international d'études francophones (Université Paris IV-Sorbonne).

Entre 1977 et 1994, la plupart de ses romans ont pour thème central l'exil. Cette réflexion sur la rencontre toujours difficile avec l'autre que permet l'exil est interrompue par la flambée de violence que connaît l'Algérie dans les années 1990 (ladécennie noire). En 1995, Dib a écrit 'La Nuit sauvage', un recueil de récits qui racontent la violence actuelle et passée en Algérie et, comme une réflexion éclairante, dans d'autres espaces géographiques. En 1998, Dib publie 'Si Diable veut, un roman dans lequel il adopte le ton de la fable pour tenter de raconter l'horreur.

Innovateur est en perpétuelle recherche jusqu'à la fin, il publie dans les dernières années de sa vie (et même à titre posthume) des œuvres clés de sa production, mais difficiles à classer : 'L'Arbre à dire' (mémoire littéraire et vital), L.A. Trip (carnet de voyage en vers), Simorgh (recueil de nouvelles et d'essais), Laëzza (recueil de nouvelles et d'essais).

3. Les thèmes privilégiés par les deux écrivains

Dib et Assia Djébar ont fait référence à de nombreuses reprises, tout au long de leur carrière littéraire, à leur relation personnelle avec leur langue d'écriture : le français. Pour les deux auteurs, et contrairement à ce qui était la tendance pour un grand nombre d'auteurs de leur génération, le fait d'écrire dans une langue non maternelle est vécu de manière positive. Comme le souligne Jean Déjeux :

« Il est certain, enfin, que pour Mohamed Dib la langue française a été un enrichissement. Ne connaissant pas la langue arabe (littéraire) mais connaissant seulement la langue parlée algérienne, l'auteur a reçu la langue française comme une seconde langue maternelle. Elle ne l'a ni aliéné ni déchiré. Par elle, à la fois étrangère et 'maternelle', il essaie de faire entendre la rumeur de la mer algérienne, celle de la grotte cachée sous la pierre et dont il se souvient ». (Jean Déjeux, 1977, p. 42)

Pour ce qui est d'Assia Djébar, nous trouvons une nuance supplémentaire donnée par sa condition de femme musulmane : la langue française est la langue de l'émancipation, de la liberté, et donc une langue aimée. Mais, comme dans tout processus de libération, il y a toujours une partie à laquelle il faut renoncer. Au fond-elle, l'auteur ressent un sentiment de perte par rapport à sa langue maternelles, réduites au silence en tant que féminines, qu'elle ne peut pas écrire parce qu'elle ne la maîtrise pas comme elle l'aurait voulu, mais à laquelle elle souhaite donner une expression, une âme. Assia Djébar explique, en utilisant une très belle expression, qu'elle ressent le désir d'enseigner cette langue d'ombre qu'est l'arabe des femmes" (Bédarida, 2005, édition électronique non paginée).

Des thèmes comme l'enfance et l'exil sont à l'origine même de l'écriture pour d'innombrables auteurs. Dans le cas spécifique de Dib et Djébar, les souvenirs d'enfance deviennent une motivation pour leurs écrits.

Des personnages de ces romans sont en outre attirés vers leur enfance, « halte psychologique où l'on aime se replonger en arrière, le plus en arrière possible, dans le magma des souvenirs collectifs, ce fut souvent pour moi le rythme du roman à écrire », dit encore Assia Djébar. (Déjeux, 1984, p. 48).

Quant à l'exil et son autre aspect moins douloureux, le voyage, il représente pour tous deux le moment privilégié de la rencontre avec l'autre et permet à leur écriture de s'enrichir de nouveaux apports sans perdre ses racines

culturelles maghrébines et algériennes.

« Cette acceptation de la fuite et de l'exil, non seulement de l'écriture mais aussi de la personne toute entière, se fait progressivement, d'un

Livre à l'autre, à travers l'expérience douloureuse du 'silence de l'écriture' au sein duquel, pourtant, émerge peu à peu l'espoir d'une écriture du silence ». (Clerc, 1997, p. 30)

Quant à la finalité que Dib et Djébar donnent à la littérature, les deux auteurs sont considérés par la critique et leurs lecteurs comme des écrivains engagés au sens large du terme. Les premières œuvres de Dib ont pour thème central la guerre d'indépendance algérienne.

Mohamed Dib explique sa démarche en disant :

« Tout jeunes que nous étions et avec la formation que nous avons, nous étions un tout petit peu perdus dans la contemplation de notre nombril, comme on dit. Puis les événements sont venus nous secouer... et nous imposer en quelque sorte de parler de ce qui se passait autour de nous... ou bien se taire. » Tout autre forme d'écriture que celle du constat, empruntée à l'Occident, dit le romancier, était devenue dérisoire. (Déjeux, 1987, p. 15).

Quant à Assia Djébar, nous avons déjà vu dans la partie données biographiques qu'au départ, dans ses deux premiers romans, une pudeur ancestrale l'empêchait d'écrire sur la situation politique que traversait l'Algérie. Par contre son troisième roman, plonge pourtant, tête baissée dans ce terrible épisode que vit l'Algérie.

Mais, l'engagement de ces deux grands écrivains ne se limite plus à l'aspect purement historique, mais s'étend à l'aspect humain. Déjeux dira sur l'œuvre de Mohamed Dib :

« L'œuvre [de Dib] se présente comme une investigation sans cesse plus poussée de la personne humaine (qu'est-ce que l'être humain, le couple, la liberté, la destinée ?) Aussi bien en fonction du terroir algérien (l'homme colonisé d'hier et l'Algérien d'aujourd'hui en marche vers une exigence plus grande de libération) que par rapport à l'homme partout où il se trouve ». (Déjeux, 1977, p. 11)

Assia Djébar de son côté et à travers de nombreuses œuvres littéraires, s'est engagée à défendre la place et le statut de la femme dans la société arabo-musulmane, nous pourrions dire que ce thème structure la composition interne de chaque récit autant qu'il structure les récits entre eux. L'étude de *L'Amour*, *La Fantasia*, *Ombre Sultane*, *Loin de Médine* et *Vaste est la prison* révèle la dimension d'une résistance et d'un engagement, celui de faire entendre la parole des femmes algériennes.

Dans les œuvres des deux écrivains, la configuration de l'identité joue un rôle fondamental. Il faut le dire, dans les années cinquante, beaucoup d'écrivains se sont donnés pour objectif de redessiner l'image de l'homme maghrébin que la littérature coloniale avait défigurée. Dans cette récupération de la mémoire et de l'image, l'histoire a beaucoup à dire. Les deux auteurs utilisent abondamment les événements, motifs et personnages historiques dans l'élaboration de leurs romans, mais il faut surtout souligner l'importance que Djébar, en tant qu'historienne du Maghreb, accorde à ce thème. Jeanne-Marie Clerc, dira : « La repossesion de l'identité ne peut passer que par l'Histoire », déclarait alors Assia Djébar. « Il faut rétablir le rapport dialectique passé-présent ». (Clerc, 1997, p. 58)

En revanche, pour Mohamed Dib, le poids se porte sur la relation du soi avec l'autre, plutôt que sur la relation du soi actuel avec la mémoire collective.

L'être humain et ses particularités constituent l'objet d'étude des deux récits. Pour des raisons différentes et avec des approches différentes, les deux auteurs vont privilégier les personnages féminins. Pour Dib, la femme est, essentiellement, l'autre qui nous permet d'appréhender l'homme dans sa plénitude. Bien que sa perspective soit éminemment masculine (la femme trouve une place dans son œuvre parce qu'elle complète l'homme), il est également possible d'attribuer à Dib une attitude plus "féministe".

Dans le cas d'Assia Djébar, et comme nous l'avons dit précédemment, la vision est clairement féministe, et tous ses efforts littéraires se concentreront sur la recréation d'une identité féminine musulmane à part entière (en même temps que la réflexion sur sa propre identité). Comme l'explique Jeanne-Marie Clerc :

« Le féminin n'est plus chez Assia Djébar, comme il l'était chez Kateb [Dib aussi], une « métaphore », il est une ligne de force, de résistance, de construction, hors des sentiers battus d'une culture

qui l'a ignoré, d'un discours littéraire qui ne savait pas comment le nommer et l'encerclait d'approximations ». (Clerc, 1997, P. 9)

Nous pouvons ajouter à cela que pour Assia Djébar, une nuance est ajoutée qui est liée au statut de la femme dans l'Islam.

A travers cet article nous avons souhaité aborder la thématique des ouvrages publiés par deux grands auteurs paradigmatiques, Mohamed Dib et Assia Djébar. Les thématiques de leur production narrative reflètent leurs expériences personnelles durant leur enfance, leur adolescence et leur prime jeunesse dans un contexte marqué, d'abord, par la domination coloniale et, ensuite, par la violence et les incertitudes de la décolonisation. Ce sont les premiers pas hésitants dans la construction d'identités individuelles et collectives qui se cherchent. Ces premières œuvres conditionnées par le contexte historique et personnel.

Comme nous l'avons vu dans la partie données biographiques de ces deux auteurs, Mohamed Dib et Assia Djébar entrent très jeunes dans l'expérience de l'exil. Ainsi, l'exil, l'engagement, l'identité, la paternité, sont des thématiques qui se répètent dans leurs œuvres, ce style déclenche, par la suite, un autre type d'écriture qui ne se limite plus à la société coloniale, mais s'applique à l'espèce humaine dans son ensemble.

Une coïncidence (dans certaines occasions, il vaudrait mieux parler de complémentarité) qui ne répond pas, dans la grande majorité des cas du moins, à une influence directe entre eux. A notre avis, et comme nous l'avons mentionné dans l'introduction de cet article, nous serions plutôt face à la confluence de deux sensibilités proches dans leur manière d'aborder la réalité et de tenter de donner une réponse littéraire aux grandes questions de l'être humain. Nous croyons que cette coïncidence répond au fait qu'il existe une base profonde commune à tous les êtres humains, qui nous définit en tant que tels, la similitude des thèmes choisis par Dib et Djébar comme le silence, le rire, le vide, le voyage, incarnent cette réalité existentielle sur un plan littéraire.

Bibliographie

BEDARIDA, Catherine. (2005) « L'Académie Française ouvre ses portes à Assia Djébar ». *Le Monde* en https://www.lemonde.fr/culture/article/2005/06/17/l-academie-francaise-ouvre-ses-portes-a-assia-djebard_663354_3246.html.

BOUDJEDRA, R. (2002) « Mon Algérie à moi » en A. Bererhi y B. Chikhi, Algérie, ses langues, ses lettres, ses histoires. Balises pour une histoire littéraire. Blida : Éditions du Tell, 5-10.

CLERC, Jeanne-Marie (1997) « Assia Djebar - Écrire, transgresser, résister », L'Harmattan : Classiques pour demain.

DEJEUX, Jean. (1977) « Mohamed Dib, écrivain algérien ». Sherbrooke : Naaman.

DEJEUX, J. (1984) « Assia Djebar. Romancière algérienne, cinéaste arabe ». Sherbrooke : Naaman.

DEJEUX, J. (1987) Mohamed Dib. Philadelphia : CELFAN Edition Monographs.